

UNE ANALYSE À CHAUD ET PERSONNELLE DES RELATIONS ENTRE ERGONOMIE ET PLURIDISCIPLINARITÉ.

PAR DOMINIQUE VINCK

*Dominique VINCK,
Sociologue, CRISTO
Université Pierre Mendès France
Grenoble*

A. GARRIGOU

- « Dominique VINCK est un sociologue qui s'est beaucoup intéressé au processus d'innovation, et qui a récemment travaillé sur les questions de pluridisciplinarité, donc ça tombait bien pour pouvoir nous aider à prendre du recul sur la tâche à laquelle on s'attelle depuis aujourd'hui et que l'on va continuer à mener par la suite. Dans la commande qui avait été faite, il y avait une mission de nous alerter avec lucidité sur les enjeux que représente cette pluridisciplinarité, sur les précautions à prendre et probablement sur un certain nombre de points qu'on peut avoir tendance à sous-estimer ».

Dominique VINCK

Alain m'avait demandé de faire une analyse à chaud. Le terme convient parfaitement. Je mesure, en effet, combien il y a d'éléments qui m'échappent dans le monde de l'ergonomie, de la médecine du travail, et combien ma compétence sera limitée par rapport à vos propres terrains.

Ce qui me conduit à présenter mon propre point de vue par rapport à cette journée est à la fois le fait d'avoir travaillé sur les processus d'innovation et d'être sociologue des sciences. C'est surtout à partir de ce point de vue, de sociologie des sciences, que je vais construire mon propos aujourd'hui. C'est aussi à partir de ce point de vue que j'ai été amené à formaliser quelques réflexions sur les questions d'interdisciplinarité. Ce thème est récurrent. Il fait l'objet de débats importants qui donnent parfois l'impression qu'on réinvente la roue. Il est temps de faire le point, de formaliser un certain nombre de choses afin de ne pas recommencer éternellement les mêmes débats.

Je propose de faire, dans un premier temps, quelques observations à partir de ce que j'ai perçu dans la journée d'aujourd'hui. Puis, je proposerai quelques pistes de réflexion largement convergentes avec des choses que j'ai entendues au cours de cette journée et qui peuvent structurer la réflexion, à partir des observations, des expériences faites sur les pratiques d'interdisciplinarité, notamment dans la recherche scientifique.

Avec un point de vue qui se veut volontairement réaliste, partant du constat qu'il n'est pas facile de s'engager dans des aventures interdisciplinaires et qu'il vaut mieux être lucide et conscient sur les risques encourus. Il ne s'agit donc pas du tout d'un plaidoyer pour l'interdisciplinarité ou pour la pluridisciplinarité. Il s'agit plutôt de poser quelques points de repère pour une réflexion constructive.

• Observations de la journée

La première chose qui m'a frappée, est que vous discutiez en permanence de la question de la pluridisciplinarité dans le sens de pluri-professions, pluri-métiers. On parle plus de métier quand on parle de médecin, de préventeur ou d'ergonome sur le terrain. Il s'agit plus de métier que de discipline scientifique au sens de corpus de connaissances ou d'institutions qui régulent la production de connaissances.

Quand on parle des ingénieurs c'est la même chose. Il s'agit plutôt de métiers, de professionnels sur le terrain qui, en fonction des situations et des problèmes auxquels ils sont confrontés, doivent mobiliser des connaissances venant de plusieurs registres, de plusieurs disciplines. L'ingénieur ou le médecin, typiquement, ne sont pas des scientifiques disciplinaires. Ils sont plutôt des artisans qui doivent combiner des ressources diverses et variées, notamment en termes de connaissances, pour faire face à un problème donné.

Il serait donc intéressant de clarifier, dans cette discussion, le fait qu'on parle plutôt ici de pluri-métiers (comment travailler entre métiers différents) que d'une rencontre entre plusieurs disciplines comme dans le champ de la recherche.

Cela dit, dans vos métiers, il y a aussi des enjeux qui se posent en termes de production de connaissances. Cela a été rappelé à plusieurs reprises, en même temps que traité seulement d'une façon assez marginale. Il y a un besoin de production de connaissances, voir de connaissances fondamentales, et ceci nous renvoie vers les disciplines scientifiques : ergonomie, physiologie, toxicologie.

Pour avancer dans la réflexion, il serait utile de clarifier quelques différences, en particuliers, entre les notions de statut, de métier ou de compétences mises en œuvre sur le terrain et de discipline scientifique en tant qu'instance de production collective de connaissances certifiées et validées. Il y a un besoin de clarification. Les clarifications sur ces notions-là aideraient les uns et les autres à travailler ensemble et à avancer dans le débat.

Une autre chose qui m'est apparue à travers les réactions, les questions et les apartés dans la salle, est l'impression que quand on parle de pluridisciplinarité ici, on parle de quelque chose qui fait un peu peur. J'ai essayé de repérer, de comprendre qu'est-ce qui pouvait faire peur. Il y a ainsi plusieurs choses qui ont été énoncées plus ou moins clairement.

- Premièrement, quand on parle de coopération, de coordination et de collaboration, la définition de collaboration renvoie à quelque chose qui fait peur, en l'occurrence, le risque d'être instrumentalisé par d'autres : risque pour l'ergonome d'être instrumentalisé par le médecin ou risque pour le médecin d'être instrumentalisé par un super ergonome intégrateur de tous les savoirs... peu importe, mais il y a toujours la peur des uns et des autres d'être instrumentalisé par les autres métiers. Ces peurs peuvent ensuite se traduire par des réflexes corporatistes, des réflexes de défense qui ne sont sains ni pour les métiers ou les disciplines, ni pour le travail interdisciplinaire. L'histoire des sciences montre qu'une discipline qui se referme sur elle-même finit par mourir. L'ouverture et la confrontation au regard d'autres disciplines nourrissent les disciplines dans leur dynamique.

- Une deuxième peur est perceptible à travers une question qui se pose en filigrane : « N'est-il pas dangereux de faire de la pluridisciplinarité quand soi-même on n'est pas encore vraiment reconnu en tant que discipline ? ». Cette peur existe notamment chez les ergonomes. Leur place dans les institutions académiques ou autres, n'a pas été facile à établir ; elle n'est pas facile à maintenir non plus. C'est le cas aussi des médecins du travail à l'intérieur du monde médical ; il n'est pas sûr que les médecins du travail se sentent en position de force. Du coup,

n'étant déjà pas facilement reconnu en tant que discipline, il y a une tendance à dire : « ne prenons pas le risque d'être interdisciplinaire ». La pratique de l'interdisciplinarité fait courir le risque d'être dissout ; on ne sait plus qui on est, on y perd son identité.

Plus largement, il y a aussi une interrogation sur soi, en tant que discipline : est-on soi-même une discipline ? Le monde de l'ergonomie est traversé de tendances intellectuelles fortes, des écoles de pensée plus ou moins divergentes. Il n'est alors pas évident de définir l'ergonomie comme une discipline. Les frontières ne sont pas nettes. C'est un monde lui-même hétérogène. Du coup, se complique la question de l'interdisciplinarité. La médecine est une profession qui mobilise un grand nombre de disciplines allant dans des registres très différents.

- Un troisième point m'a paru intéressant au cours de cette journée : la question de la coopération et de l'intégration. Deux grandes questions se posent.

La première porte sur la nature de la coopération. Comment coopérer et dans quel cadre ? Il y a une interrogation récurrente par rapport à laquelle des éléments de réponse ont été amenés dans la journée. La deuxième question, de même nature, récurrente, est celle de l'intégration. On a pointé plusieurs fois dans la journée le fait qu'on a souvent un interlocuteur qui doit prendre une décision concernant les questions de prévention, de santé. Cette personne se retrouve face à des spécialistes de différents points de vue. N'étant spécialiste de rien en particulier, elle doit prendre une décision et se trouve confrontée au problème de la multiplicité des discours spécialisés.

On a ainsi pointé la question de l'intégration, de la traduction des multiples savoirs et de l'intégration des savoirs par rapport à celui qui doit se faire une vision globale du problème et prendre une décision. La question s'est alors posée : « faut-il un intégrateur ? ». La question s'est posée à plusieurs reprises, en demandant si l'ergonome est cet intégrateur ou si c'est le médecin qui fait ce travail d'intégration. Mais il y a eu beaucoup de prudence sur cette question-là l'ergonome perdrait son identité s'il devenait l'intégrateur, alors qu'il se revendique comme un spécialiste ; pas seulement quelqu'un qui est capable de comprendre les uns et les autres et de construire un point de vue, une vision d'ensemble. Il risque d'y perdre son identité.

L'autre question qui se posait autour de ce point particulier était le fait qu'il n'est pas évident d'intégrer les savoirs. Il ne suffit pas d'être à l'écoute des points de vue du médecin, de l'ingénieur, si on n'est pas soi-même médecin ou ingénieur. On peut comprendre beaucoup de choses, mais il y a des limites. C'est donc une fonction qui n'est pas évidente à assumer. Elle pose en outre d'importants problèmes de légitimité. Quelle sera la crédibilité qu'aura cet intégrateur par rapport au décideur et par rapport à chacun des spécialistes ? Cette question est récurrente, on ne peut pas l'évacuer parce que, sur le terrain, les décideurs ont besoin d'une vision globale et compréhensible. Il faudra donc bien intégrer les savoirs d'une manière ou d'une autre. La question reste complètement ouverte quant à la façon de le faire.

- **Pistes de réflexion**

Je vous propose maintenant quelques pistes de réflexion, tirées des travaux que nous avons conduits sur les pratiques d'interdisciplinarité dans la recherche scientifique. Il s'agit d'être réaliste, si on veut que des pratiques d'interdisciplinarité produisent des effets bénéfiques. Loin de nous les discours trop idéologiques annonçant que l'avenir des sciences, c'est l'interdisciplinarité. Aller dans ces directions-là, sans réflexion, ou y envoyer nos étudiants, c'est prendre des risques inconsidérés. Il y a des enjeux de pouvoir entre les différents métiers, entre les statuts...

Certains ont un statut plus ou moins établi et reconnu, d'autres n'en ont pas. Il y a des questions de pouvoir, il y a des questions de reconnaissance, il y a des questions d'existence et de survie de certains spécialistes. On n'est pas dans une situation où « Tout le monde est beau, tout le monde est gentil. On va travailler ensemble. Il y a juste un problème de langage pour se comprendre. » Il y a des enjeux de pouvoir non négligeables. Il est pertinent de les prendre en compte, de les reconnaître pour construire un travail collaboratif, un travail en coopération qui ait des chances d'aboutir.

Une première piste de réflexion concerne la distinction entre pluridisciplinarité et interdisciplinarité. Quand on parle de pluridisciplinarité, généralement on renvoie à une idée de superposition, de juxtaposition de plusieurs points de vue, de plusieurs champs de savoir. Alors que quand on parle d'interdisciplinarité, il y a l'idée qu'il faut aller plus loin, articuler, intégrer, confronter, dépasser la simple juxtaposition. Une perspective d'interdisciplinarité a plus d'ambition que la simple juxtaposition des points de vue spécialisés. En outre, les pratiques d'interdisciplinarité sont variées. Il y a une diversité considérable des façons de faire de l'interdisciplinarité. Il importe de le prendre en compte, d'une part pour ne pas imposer un moule unique à tous et, d'autre part, parce que cette diversité est en soi très riche d'enseignement.

Ces pratiques peuvent être regroupées en quelques modèles ou idéaux - types utiles pour comprendre cette diversité.

- **Un modèle de complémentarité.**

L'idée est de partir de la diversité des connaissances spécifiques de chaque discipline. Le fait de travailler ensemble se traduit alors par une construction collective qui se base d'abord sur une division du travail. Les points de vue complémentaires vont ensuite être articulés les uns aux autres.

Tout le problème, dans la mise en œuvre d'une démarche d'interdisciplinaire, dans cet esprit-là, est de définir comment diviser le travail intelligemment entre chaque discipline et, ensuite, comment coordonner. Comment réintégrer le travail pour que le résultat soit pertinent et ait du sens. Ce n'est pas simplement une juxtaposition. Il faut un travail ensemble conjoint, pour découper le problème en affectant chacune des compétences et pour pouvoir réintégrer l'ensemble.

Dans cette perspective-là, se pose une question qui a été plusieurs fois posée, celle du minimum de formation mutuel et de savoirs partagés permettant de saisir les découpages et les articulations. Il s'agit que les spécialistes de chaque métier aient suffisamment de connaissances pour pouvoir dialoguer, se comprendre et repérer, dans les interventions des

autres, les problèmes qui relèvent de ses compétences, qu'il serait utile de passer la main. Un minimum de connaissances mutuelles pour pouvoir travailler ensemble. Il ne s'agit pas que le médecin devienne ergonomiste. Il y a l'idée d'une reconnaissance des spécificités et de la nécessité de connaissances partagées pour travailler ensemble.

- **Un modèle de circulation.**

L'idée est de dire qu'il est bon pour une discipline, de temps en temps, d'aller voir ailleurs. Aller voir dans d'autres disciplines, quelles questions les gens se posent, comment ils se posent les questions, quels concepts ils mobilisent pour penser leur objet, comment ils découpent leur objet, quelles méthodes ils utilisent. Puis de temps en temps, on pique un concept, une méthode, on le rapporte chez soi, on le re-triture, même si on garde la même dénomination, le fait qu'on l'ait rapporté chez soi, intégré à d'autres choses, re-trituré, ce n'est plus la même chose.

Il y a des concepts classiques, dans les sciences, par exemple le concept d'entropie des physiciens, qui a été récupéré par les biologistes, par les spécialistes des sciences de l'information. Cet emprunt conduit à un renouvellement et à un travail de fécondation interne à l'intérieur de chacune des disciplines.

Ceci dit, quand on parle d'entropie en physique, on ne parle pas de la même chose que quand on parle d'entropie en biologie ou quand on parle d'entropie en sciences de l'information. Le concept a été déformé, transformé, et même si les physiciens sont fâchés en disant « mais c'est pas ça qu'on voulait dire », ce qui compte c'est la fécondité que le concept a pu avoir dans la discipline qui l'a récupéré.

De ce point de vue, il y a du sens à imaginer que des médecins aillent chercher un certain nombre de concepts, de façons de voir les choses, de méthodes chez les ergonomes et réciproquement. Ce qui ne veut pas dire que le médecin sera ergonomiste, mais il aura changé quelque chose dans sa façon de travailler, aura enrichi éventuellement sa panoplie, ou déplacé un petit peu sa façon d'interroger les choses.

- **Un modèle de fusion.**

L'idée est de travailler ensemble pour former une nouvelle discipline, intégrative et englobante. Dans cette perspective, il y a beaucoup d'échecs dans l'histoire des sciences. Il y a aussi quelques réussites. Il me semble que, par exemple, l'écologie est une réussite dans ce sens-là.

C'est une discipline qui s'est constituée à partir de plusieurs disciplines et qui a réussi une reconstruction collective autour d'un concept intégrateur avec une notion de système notamment. Il y a l'émergence d'une nouvelle discipline à partir de l'intégration de plusieurs disciplines. Dans beaucoup d'autres cas de « sciences de quelque chose » qui se prétend une discipline et, en fait, reste hétéroclite ; il n'y a rien d'intégrateur, les travaux donnant l'impression d'être des versions un peu molles de chacune des disciplines qui se retrouvent au nom du fait d'avoir une étiquette commune.

C'est un risque réel si les sciences de la santé au travail évoluaient ainsi, une espèce de fusion des médecins, des ergonomes, des ingénieurs vers une science molle.

- **Un modèle de confrontation.**

L'idée, là, est de reconnaître les différences entre les disciplines ; leurs points de vue sont différents et cela est une richesse. Il s'agit alors de travailler ensemble pour confronter ses points de vue, parce qu'on n'a pas les mêmes façons de poser les questions et qu'il est légitime d'en débattre, y compris d'avoir des débats qui peuvent donner l'apparence d'une grande violence intellectuelle.

L'idée est de construire quelque chose dans la discussion, en se conduisant les uns les autres à changer à déplacer progressivement le point de vue. L'idée est de faire l'hypothèse qu'à travers une confrontation entre des points de vue de plusieurs disciplines, personne n'en ressort indemne.

A force de travailler ensemble, en confrontant nos points de vue entre médecins, ingénieurs et ergonomes, on n'est plus ergonomiste de la même façon, on n'est plus médecin de la même façon, on n'est plus ingénieur de la même façon, ce qui ne veut pas dire qu'on est devenu homogène, mais quelque chose a changé, dans ses méthodes, dans ses concepts, dans sa façon d'aborder les choses.

Cette approche est particulièrement riche, notamment dans la perspective d'une élaboration des connaissances. Par rapport à l'analyse de certaines situations concrètes. Une dynamique de confrontation de points de vue, non pas pour imposer le sien aux autres mais pour défendre ses convictions sur le plan épistémologique, sur la façon de poser les questions.

La deuxième grande piste de réflexion porte sur la question du comment faire concrètement. Dans la littérature, sur l'interdisciplinarité, à part les plaidoyers de ceux qui y croient et les critiques de ceux qui disent que ce n'est pas de la bonne science, on trouve essentiellement des réflexions épistémologiques. On peut y lire que si on veut travailler de façon interdisciplinaire, il faut d'abord avoir des concepts communs et parler la même langue. Avoir les mêmes modèles, les mêmes concepts, le même langage.

Or, par expérience et pour avoir observé un peu ce qui se passe dans la dynamique scientifique et dans l'histoire des sciences, si l'on suppose d'avoir d'abord un langage commun, l'échec est presque assuré parce qu'on arrive à avoir des concepts partagés et des bouts de modèles communs quand on a travaillé ensemble pendant 5 ans, 10 ans, voire plus. Des concepts partagés, des modèles communs, un langage commun, sont plutôt le résultat d'une collaboration ou d'une coopération longue, qu'une condition de départ.

Par contre, d'autres éléments favorisent le travail interdisciplinaire, le rendent possible. J'en ai repéré quatre.

- Le premier est de construire un cadre institutionnel, qui reconnaisse l'investissement fait par les individus. Travailler ensemble, sachant que c'est pas facile, qu'on parle pas le même langage, n'a rien d'évident. S'il n'y a pas un cadre institutionnel qui reconnaît l'investissement consenti pour apprendre à découvrir les autres disciplines et de prendre le risque d'être interpellé dans son propre point de vue, il y a de fortes chances que peu d'individus prendront le risque de l'interdisciplinarité.

Il importe donc d'avoir un cadre institutionnel, qui assure un minimum de reconnaissance, qui définisse un minimum de règles et notamment de règles de respect mutuel, une éthique du dialogue. S'il n'y a pas ce respect mutuel, il devient difficile d'avoir des confrontations de points de vue. Il s'agit de pouvoir s'interpeller mutuellement sans qu'il s'agisse de se détruire

l'autre, de dénigrer sa scientificité ou son droit à l'existence. Dans beaucoup de débats interdisciplinaires, les discussions prennent cette tournure, entre sciences dures, sciences molles où se pose la question du droit à l'existence.

La question du financement relève aussi de la construction d'un cadre institutionnel.

Autre élément de cadrage institutionnel, la définition conjointe de travaux à réaliser. Le travail interdisciplinaire avance d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de débattre mais de viser une réalisation conjointe. A la limite peu importe le résultat de la réalisation, mais le fait de viser une réalisation conjointe a un pouvoir fédérateur et intégrateur, et qui permet d'aller beaucoup plus loin que le seul débat.

Enfin, la question du cadrage, c'est aussi la question de la durée. J'y ai fait allusion à propos de la construction du langage commun. La durée est importante, parce que, apprendre à comprendre le point de vue d'une autre discipline, demande du temps. A l'étudiant, il a déjà fallu 5 ans, 8 ans pour être spécialiste d'un point de vue et comprendre le langage d'une spécialité. Si on veut travailler avec quelqu'un d'une autre spécialité il est clair qu'il faudra du temps pour arriver le comprendre. Il importe donc de travailler dans la durée.

- Deuxième point sur la question de comment faire : le cadrage épistémologique. Je ne suivrai pas les épistémologues en disant que c'est la condition première et indispensable. Mais il est important d'y réfléchir, de re-réfléchir régulièrement à l'objet sur lequel on travaille et de se poser des questions. L'objet est-il commun ? Est-ce qu'on a la même conception de l'objet ? Quel est le projet ou quel est l'objectif ? De façon régulière, les partenaires peuvent procéder à un travail collectif de clarification de ces questions-là. Il ne faut toutefois pas attendre que les choses soient claires avant de commencer à travailler, parce que les points de vue sont tellement divergents, qu'on risque d'attendre longtemps avant d'être en phase. Mieux vaut y revenir en cours de route.

- Troisième point : le fait d'explorer les différences. Nous sommes différents d'une discipline à l'autre, d'un métier à l'autre, pour bien des raisons, parce que nous sommes pris dans des institutions qui ne sont pas les mêmes, au sein desquelles les enjeux ne sont pas les mêmes. Nos enjeux de reconnaissance d'une discipline à l'autre ne se jouent pas de la même manière ; nous ne sommes pas logés à la même enseigne. Et si ne pas reconnaître cela risque de conduire à l'imposition d'un modèle unique pour tous. Reconnaître les enjeux institutionnels des uns et des autres permet d'imaginer comment travailler ensemble de telle sorte qu'aucun ne soit lésé dans l'aventure collective.

Explorer les différences sur la *visée scientifique* de chacun. Nous n'avons pas le même point de vue ; il est utile d'en parler, d'arriver à expliciter son point de vue, d'arriver aussi à renvoyer à l'autre l'image qu'on a de son point de vue. Parce que quand on est dans une spécialité, dans un paradigme, il est difficile d'en être conscient. Certains aspects du paradigme guident nos façons de penser à notre insu. Et c'est soit en en étant sorti, soit grâce au point de vue de quelqu'un qui est en dehors de ce point de vue là qu'on peut découvrir ces aspects structurants de nos façons de penser, qui guident nos façons de faire et qui méritent d'être explicités. Discuter, expliciter ces différences de vision scientifique aide à construire un travail conjoint.

Même chose pour le *langage*. On a dit plusieurs fois dans la journée de termes, par exemple qu'il faudrait définir la notion de norme. J'ai tendance à penser que c'est peine perdue d'avoir une définition qui soit la même pour tout le monde. J'ai tendance à penser que c'est peine

perdue d'une part parce qu'on serait parti dans des débats interminables, d'autre part on finirait par imposer une définition qui est peut-être celle de l'une des parties en présence ou une définition derrière laquelle chacun va mettre des choses différentes.

Par ailleurs, ce que l'on constate, c'est qu'il n'y a pas besoin de parler la même langue pour se comprendre. On le voit non seulement dans les sciences, mais aussi dans des métiers comme ceux de maçon ou de menuisier, quand ils parlent d'une porte, ils ne parlent pas de la même chose. Pourtant ils se comprennent très bien. Ils utilisent le même mot, mais la réalité qu'ils mettent derrière est différente.

Un menuisier va dire : « Je mets une porte de 900 » ; le maçon comprend qu'il s'agit d'une porte de 105. Ils se comprennent malgré tous les implicites qui les différencient. Le premier compte en millimètres, l'autre en centimètres. Quand on est dans un métier, on ne prend plus la peine d'explicitier ces unités de mesure ; elles vont de soi. Vous allez dire cependant que 900 et 105 ne sont pas dans un rapport de 1 à 10. En fait, cela s'explique par le fait qu'ils n'ont pas la même définition de la porte. Pour le menuisier, la porte est un ouvrant. Pour le maçon, la porte est un trou dans mur. Entre l'ouvrant et le trou dans le mur, il y a des différences.

Ceci dit, quand le menuisier dit cette porte fait 900, le maçon comprend que pour lui, ça veut dire une porte de 105. Il connaît suffisamment le langage de l'autre pour traduire dans son propre langage ce que cela signifie. Il n'y a pas besoin qu'il y ait un langage unique, qu'il y ait un espéranto universel entre nos différentes disciplines, comme l'ont souvent rêvé les informaticiens. Mais il y a un travail à faire pour comprendre suffisamment le langage de l'autre et, notamment, quand l'autre utilise les mêmes mots. Ça vaut la peine de faire attention à ce que l'on met derrière les mots. Norme, pour un sociologue, pour un préventeur ou un statisticien, il y a de fortes chances que l'on ne parle pas de la même chose. Pour donner un exemple tiré de ma propre expérience de travail avec des médecins.

Au cours de discussions sur la réflexivité des acteurs, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait des dissonances entre nous ; quelque chose n'allait pas. Nous nous sommes alors rendu compte que la notion de réflexivité renvoyait à une signification exactement inverse pour les uns et pour les autres. Pour le médecin, réflexivité renvoyait à l'idée d'arc réflexe, c'est-à-dire de relation plus ou moins immédiate qui ne passe pas par la réflexion. Alors que pour le sociologue, il s'agissait du fait que quand l'acteur est dans l'action, qu'il se regarde agir et interroge son action. Nous utilisions le même mot, mais en pensant des choses complètement différentes.

Dans les discussions interdisciplinaires, des quiproquos comme ça, il y en a beaucoup. Je ne pense pas qu'il faille les chasser, mais il est intéressant de les expliciter. Je pense qu'on enrichit beaucoup la discussion.

Il en est de même concernant les différences sur les *méthodes*.

- Dernier point sur la question du comment faire : la question de l'instrumentation de la coopération. L'idée est de dire qu'il ne suffit pas de mettre les gens autour de la table, d'avoir des règles de respect mutuel, d'avoir un cadre institutionnel qui assure une reconnaissance, d'avoir un minimum de cadrage épistémologique... La discussion produit des choses volatiles, on avance plus vite, on va plus loin quand on s'attelle à produire des choses en commun, même si ces choses ont un statut intermédiaire, provisoire. Il est alors utile de s'atteler à avoir des bouts d'écritures conjointes, par exemple un compte-rendu d'une observation, qu'il soit établi par l'un ou l'autre des acteurs en présence, ou qu'il soit établi de façon conjointe, une ébauche de modèle conceptuel ou sa traduction mathématique.

Il est utile d'avoir ce genre de production intermédiaire, provisoire, qui permet de cristalliser la discussion, d'avoir des prises sur les points de vue des uns et des autres. C'est un point tout à fait important, d'avoir des bouts de productions conjointes. C'est à partir de là qu'on peut pousser plus loin l'interrogation sur les différences de point de vue et sur les possibilités de converger sur certaines conclusions, sur certaines analyses, sur certaines observations. En même temps, c'est un élément d'apprentissage des différentes parties en présence.

Voilà donc les réflexions que je voulais vous proposer et, pour conclure, je voudrais souligner le fait qu'à force de s'interroger sur l'interdisciplinarité, on finit par s'interroger aussi sur ce qu'est la discipline.

On traite souvent l'interdisciplinarité comme étant une question, un problème, quelque chose dont on ne sait pas ce que c'est, ce que ça vaut, ce que ça permet de produire. Certains y croient, d'autres pas...

On pose beaucoup de questions, mais on se pose pratiquement jamais ces questions à propos de la discipline. La discipline fonctionne comme étant une évidence, quelque chose qui va de soi.

On interroge peu sur la discipline, ce qu'elle est, comment on la caractérise, qu'est-ce qui permet de savoir si on est dedans ou dehors, etc. Cette question de la discipline est une question qui souvent ne se pose pas.

En ergonomie, elle se pose parce que la discipline n'est peut-être pas tout à fait bien construite, balisée comme pour certaines autres disciplines. Les physiciens, par exemple, ne se posent pas trop la question de savoir ce qu'est la physique. Ils se demandent si l'interdisciplinarité, c'est sérieux, mais pas de savoir si la physique est quelque chose de sérieux, ça va de soi, c'est évident. Or, ça vaut la peine de revenir aussi sur la discipline, avec un travail de réflexivité, parce que le travail interdisciplinaire est d'autant meilleur qu'on a affaire à des gens qui sont forts dans leur discipline. Un bon travail interdisciplinaire se fait avec des gens qui sont dans des disciplines différentes et qui vont confronter leurs points de vue mais qui restent des gens compétents dans leur discipline.

DISCUSSION

M. NEBOIT

- « Je voudrais juste ajouter un point que vous n'avez pas mentionné. Mais, je pense que ça n'est pas très loin quand même d'un des points que vous avez évoqués. Vous avez, à un moment, signalé qu'aucun (sous-entendu aucune discipline) dans un projet de coopération ne doit être lésé.

Mais, moi, j'ajouterais que dans un projet de travail multidisciplinaire ou interdisciplinaire (encore plus), c'est que chacun doit être enrichi ; chacun, même, doit gagner quelque chose. C'est-à-dire que dans un travail de type interdisciplinaire, il me semble qu'il doit y avoir un gain global pour la communauté par rapport à l'objet qui est visé ; mais, je pense aussi, qu'il est nécessaire que chaque discipline ou chaque acteur en tire aussi quelque chose.

Le plus concrètement, ça peut être en terme de publication ; mais ça peut être beaucoup plus que cela. Et je pense que cela est important parce que pas être lésé, bien sûr c'est bien, si on est lésé là je crois que ça ne marche jamais...mais je vais plus loin en disant que chacun doit gagner quelque chose ».

D. VINCK

- « Je suis tout à fait d'accord. Enfin, c'est bien ça que j'avais en tête en parlant de ne pas être lésé. Je me réfère beaucoup à ce qui se passe dans le monde des sciences où effectivement, les enjeux sont la reconnaissance académique, les nominations, pour nos étudiants avoir leur DEA, leur thèse et ne pas les envoyer au « casse-pipe » ; qu'ils puissent être qualifiés.

Je parle d'expériences que l'on a nous à Grenoble de 10 ans de collaboration très étroite entre des sociologues et des mécaniciens. Nous formons des ingénieurs mécaniciens pendant leur thèse à faire du travail d'observation ethnographique, à faire de l'analyse sociologique ...la question s'est posée (en tout cas au début très fortement) de savoir : est-ce qu'on les envoie au « casse-pipe » ? Est-ce qu'ils seront encore reconnus comme mécaniciens par les commissions de spécialistes en mécanique ? Les ingénieurs qu'on forme à la sociologie et qui visent une carrière académique dans la sociologie seront-ils reconnus par les collègues ?

Ces questions-là sont excessivement importantes à prendre en compte. Si on veut que les pratiques de recherche interdisciplinaire aient des chances de durer, il faut prendre en compte cette chose-là ».

D. BONNIN

- « Moi, je voudrais revenir sur le début de votre exposé. Vous avez dit, si j'ai bien compris, finalement on a plus parlé ici de problèmes de travail entre des métiers différents plus que d'interdisciplinarité ou de pluridisciplinarité.

Finalement ça...en tant que consultant c'est vraiment ce qui m'intéresse ; c'est-à-dire qu'on est tout à fait ouvert à coopérer avec d'autres métiers sur ce champ là. Cela nous paraît évident qu'il faut coopérer avec d'autres métiers, on ne peut pas tout faire.

En même temps la question qui se pose c'est que les métiers ne sont pas « étanches » et on l'a bien vu : les médecins sont depuis longtemps plus ou moins formés à l'ergonomie, les préventeurs en ont « une couche » aussi ,et puis, il y a, les ergonomes qui eux normalement, s'ils ne sont pas formés à l'ergonomie, c'est embêtant... En plus de ça, il se trouve que dans l'évolution du métier de conseil on dépasse peut être la partie centrale du métier qui serait l'analyse du travail.

Là, on va vers l'analyse des situations à risque, d'exposition aux risques. Mais surtout, il me semble qu'aussi, dans l'évolution du métier, on va sur la capacité à conduire les projets et à se faire rencontrer des points de vue différents dans l'entreprise. Donc, du coup, on peut être amené à être considéré comme quelqu'un qui veut dans le conseil prendre le pas sur les autres. Mais, parce que là on a une autre casquette : c'est celle de la conduite du projet, dans le sens où, finalement (et là, je reviens à ce que j'ai dit tout à l'heure) pour nous, la coopération entre différents métiers dans le champ de la santé et de la prévention est un moyen pour rendre service à l'entreprise. C'est notre boulot et ce n'est pas une fin.

Donc, à la limite, on pourrait presque dire (en allant plus loin), que si on a rendu service mais qu'en cours de route il y a eu des dégâts, il faut se poser la question parce qu'après on ne pourra peut-être plus travailler ensemble. Mais, l'important c'est quand même de rendre service. Ce n'est pas obligatoirement de ménager la chèvre et le chou ».

C. CASSE

- « En fait, c'était un peu pour compléter ce que disait Didier BONNIN. Moi, j'ai l'impression qu'il y a deux plans qui m'intéressent effectivement tout autant : c'est à la fois construire ce cadre institutionnel et, un peu la proposition que faisait le médecin du travail tout à l'heure, de nous proposer une coopération avec la SELF. Pour moi ça rentre dans ce champ là où il y a vraiment à chercher effectivement comment on peut trouver les moyens de mieux se connaître et d'avancer.

Après, c'est vrai que, sur le terrain, la pluridisciplinarité est de fait. On ne la choisit pas toujours même. On y est confronté de toute façon. Alors, parfois, on peut la vouloir particulièrement ; mais, même quand on ne la veut pas, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'ergonomes qui arrivent à travailler vraiment tout seuls.

Et donc là, je trouve que ça pose effectivement...d'abord...la fin n'est plus la même...il y a, par exemple...les moyens non plus, les moyens de la construire. C'est-à-dire la durée, par exemple, va dépendre de la durée du projet, parfois on n'a pas toujours le temps de faire un vrai accompagnement où...et on ne choisit pas toujours ses interlocuteurs. Et bon, il y a plusieurs éléments comme ça qui font que j'ai l'impression qu'en fait on parle de deux formes de coopération.

D'ailleurs effectivement, là, ce n'est vraiment pas de l'interdisciplinarité, c'est peut être vraiment du plurimétiers. Et quand les deux, par contre, doivent s'articuler, je pense que plus on travaillera de façon à construire un cadre institutionnel, plus se sera facile sur le terrain. Mais, il y a aussi des outils à construire pour le terrain qui doivent parfois simplement voir si on est prêt à coopérer ? Comment ? Dans quelles conditions on doit se mettre pour être prêt à coopérer avec n'importe qui sur un délai parfois court ? Et alors, avec des points de vue qui parfois (quand on parlait des modèles tout à l'heure) qui peuvent être violents au niveau de la confrontation ».

M. COURTOIS

- « Moi, c'est une réflexion à travers ce que vous disiez sur un modèle que vous proposiez qui était le modèle de la fusion avec un exemple qui était l'écologie. Je me suis dit, mais c'est vrai que là, on a un exemple qui est cette approche un peu système qu'on a souhaité avec quelque chose qui est plus ancien, qui est le concept de l'écologie et je me suis dit, quand elle a émergé, qu'en fin de compte j'étais assez séduite.

D'ailleurs, c'est une approche large du système mais avec des objectifs qui sont communs et moi, il me semble que, ou j'ai pas perçu que ça a été dit donc hein...ce n'est pas un procès d'intention ; mais il semble que quelque part on n'a pas dégagé quels étaient les objectifs communs que l'on avait. Bon, bien sûr la santé. Mais, est-ce que la santé représente bien la même chose pour tout le monde au niveau des partenaires qui interviennent ?

Et, quand vous avez parlé de l'écologie avec ce risque, enfin si j'ai bien compris, d'évoluer vers des disciplines molles bon peut être, mais quelque part peut-être est-ce qu'on a un modèle là ? Enfin, moi je me suis dit c'est vrai ça, c'est quelque chose que j'ai envie de creuser, tout du moins au niveau d'une discussion. C'est comment est-ce qu'on a fait évoluer les choses dans le domaine de l'écologie avec des personnes qui relèvent de disciplines, de champs disciplinaires tout à fait différents : des économistes, des physiciens, des chimistes, etc. et je me suis dit là, peut-être, que de l'ergonomie enfin...la réponse est un peu là, dans ce modèle là.

Enfin, donc, ce n'est pas vraiment une question, c'est plus une interrogation, une perspective de réflexion. En tous les cas pour moi ».

A. GARRIGOU

- « J'avais une question concernant les modèles que tu nous as décrits. Donc modèles de la complémentarité, de circulation, modèle de la fusion ou de la confrontation. Est-ce qu'en fait ces modèles sont aussi...comment dirais-je, distincts les uns des autres ou est-ce que dans une expérience pluridisciplinaire, chemin faisant, la transformation commençant à jouer ...on passe plutôt d'un modèle à l'autre ou on ne navigue pas plutôt entre ces différents modèles ? ».

D. VINCK

- « Ces modèles sont des idéaux - types c'est-à-dire des constructions, des modélisations qui ne sont pas supposées refléter une réalité particulière. Ce sont des constructions qui ont leur cohérence, qui aident à comprendre les pratiques, qui aident à repérer que certaines pratiques sont plutôt proches de tel modèle ou plutôt proche de tel autre modèle ou sont tout à fait hybrides entre tel ou tel modèle, ou bien que, à un moment donné dans l'histoire de coopération interdisciplinaire on était plutôt dans tel modèle et on est maintenant plutôt dans tel modèle. Ces modèles sont des outils pour aider à penser ».
